

Construction de l'image de l'état russe dans la Grèce contemporaine

DANIÈLE BEAUNE-GRAY

Après la guerre d'indépendance (1821-1832) qui chassa les Ottomans de Grèce et transforma cette dernière en un État moderne, les grandes puissances du XIX^e siècle (Russie, Grande-Bretagne, France) ont exercé leur influence dans ce pays, zone d'intérêt stratégique majeur. La concurrence jouait en partie sur l'image que chaque pays offrait à la Grèce. La Russie jouissait là de l'imaginaire de traditions partagées (religion, héritage hellénique), d'un recours au passé, d'ouverture sur l'Orient, et d'une communauté d'intérêts, de thèmes et d'appréciations politiques. Mais aujourd'hui encore, après le démantèlement par Mi-khaïl Gorbatchev en 1991 de sa force navale, l'Eskadra¹, puis sa réapparition en 2007, et l'abandon supposé de la guerre froide qui a bouleversé les stratégies tant occidentales que russes, la Russie est-elle toujours soucieuse de son image en tant que vecteur d'influence, alors que le théâtre de l'Atlantique est délaissé par les Européens au profit de la Méditer-

1. « Eskadra » est la force navale russe en Méditerranée qui, du temps de Khrouchtchev, marquait les navires de la VI^e flotte américaine. Après son démantèlement par Mikhaïl Gorbatchev, elle réapparut dans la région en 2007.

ranée ? Conscient d'une crise grecque grave, et acteur d'une politique extérieure plus active, le pouvoir russe propose-t-il dorénavant une image renouvelée de la Russie, qui peut parler aux Grecs et les influencer en sa faveur ? Dans quelle mesure ce renouveau s'inspire-t-il du passé ? Et la diffusion de cette image passerait-elle par les éléments orientaux de son importante population russo-phonie, venant du Caucase ou d'Asie centrale (en particulier d'Ouzbékistan) alors que la Grèce est une porte vers l'Orient ? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons d'apporter de très partiels éléments de réponse.

Dans le passé, on peut repérer schématiquement trois images que la politique extérieure de la Russie s'efforça d'accréditer en Grèce à son propre sujet et qui étaient susceptibles d'attirer les sympathies hellènes : l'image byzantine, l'image panslave et libérale, puis l'image révolutionnaire. Présentes au fil des pages de livres scientifiques comme de grande diffusion², elles valent la peine d'être rappelées brièvement pour mettre en perspective l'analyse d'un pan encore peu étudié de la situation présente.

La pesanteur de l'histoire des images de la Russie en Grèce : les vecteurs « byzantin », « panslave » et « communiste »

Tout d'abord, dans la première moitié du XIX^e siècle, la Russie s'est présentée, sous Nicolas I^{er} (r. 1825-1855), comme « le gendarme de l'Europe » dépositaire des traditions, héritière de Byzance. Orthodoxe, la Russie défendait une pan-orthodoxie qui réunirait tous les orthodoxes sous une même bannière et si possible sous un seul patriarche. Cette doctrine trouvait un écho favorable auprès des Grecs, car elle servait leurs intérêts irrédentistes, ainsi que l'idée fort populaire d'une grande Grèce orthodoxe et helléno-phonie à venir. Cette nouvelle Grèce inclurait les territoires extérieurs non encore réunis, telle la Macédoine peuplée de Grecs. Autocratique, la Russie donnait l'exemple d'un État fort, antilibéral, rassurant et envié, étroitement associé à l'orthodoxie. L'exemple de la monarchie russe pouvait inciter la monarchie grecque d'origine étrangère et hétérodoxe³ à se rapprocher de l'orthodoxie pour être plus en harmonie avec ses sujets. C'est d'ailleurs dans ce sens que la

2. Voir, par exemple, C. M. Woodhouse, *Modern Greece*, Londres, ed. Faber and Faber, 1998, 379 p.

3. C'est à l'issue de la guerre d'Indépendance qu'en 1832 fut choisi Othon, le fils du roi Louis I^{er} de Bavière sous la protection des puissances occidentales. Voir C. M. Woodhouse, *op. cit.*, p. 157-186.

monarchie grecque évolua. Après un roi catholique, Othon, le roi Georges I^{er} (r. 1864-1913), protestant, épousa une orthodoxe russe de la famille des Romanov et le fils du roi, héritier par *primogenitur*, devait, avait-on prévu, embrasser l'orthodoxie.

Cette vision de la Russie comme héritière de Byzance s'appuyait sur différentes strates de la société grecque : d'abord sur le parti russe qui, à la cour comme à la ville, concurrençait les partis français et britannique ; ensuite sur les sociétés secrètes religieuses qui prônaient l'irrédentisme afin de restaurer l'Empire orthodoxe byzantin ; enfin, sur de grands pans de l'opinion populaire très attachée à l'orthodoxie byzantine ; elle séduisait aussi la diaspora pontique particulièrement importante, de retour en Grèce à l'époque, mais qui gardait des intérêts en Russie.

Après la malheureuse guerre de Crimée, le changement de la diplomatie russe sous Alexandre II, et surtout à partir de 1864, sous l'égide d'un brillant diplomate, N. P. Ignatiev⁴, va désormais privilégier une vision plus libérale et imprégnée de panslavisme de la politique russe. Ainsi sont privilégiées la libération du joug austro-hongrois ou ottoman dans les pays slaves et la création d'Églises orthodoxes autonomes, gouvernées démocratiquement. Cette politique s'effectue aux dépens du byzantinisme traditionnel fortement hiérarchisé défendu par un autre diplomate, le consul (et donc plus près des réalités populaires) et fin lettré Konstantin Léontiev, dont l'article sur le byzantinisme et le panslavisme fait référence⁵. Finalement l'échec partiel de la guerre russo-turque de 1877-1878 compromet l'image d'une Russie forte et capable de défendre les intérêts orthodoxes dans la région.

La politique libérale et panslave de la Russie néglige en fait les intérêts irrédentistes grecs au bénéfice de la création d'Églises orthodoxes nationales autonomes (en Bulgarie par exemple) et de l'indépendance des nations slaves peu enclines à se séparer de leurs territoires hellénophones au profit de la Grèce. Certes, l'élite grecque occidentalisée est plus en phase avec la politique libérale d'Alexandre II et donc favorable à la minoration de l'élément by-

4. N. P. Ignatiev après avoir été chargé d'affaires, fut un conseiller clé de la diplomatie russe en Orient. Il prit une part active dans la paix de San-Stefano en 1878. Voir V. I. Nosik, *Konstantin Leontjev, razmyšlenija na slavjanskuju temu* [Konstantin Léontiev. Réflexions sur le thème slave], M., Zerkalo, 1997, 237 p.

5. Voir Constantin N. Leontiev, *Écrits essentiels*, trad. Danièle Beaune-Gray, Lausanne, L'Âge d'homme, 2003, p. 103.

zantin au profit d'une vision plus classique de l'hellénisme⁶ et à la politique d'autonomie des différentes églises orthodoxes. Toutefois cette élite occidentalisée doit s'appuyer sur la masse qui croit encore à son identité orthodoxe et pan-orthodoxe et de toute façon tient à la réunion des territoires grecs encore sous domination étrangère.

La troisième image de la Russie qui va atteindre la Grèce, n'est pas diffusée au départ par les autorités gouvernementales, mais par les révolutionnaires. Elle pénètre la Grèce à la fin du XIX^e siècle, surtout après la crise économique de 1890, et au début du XX^e siècle. C'est celle de la Russie révolutionnaire et anti-gouvernementale qui sème la terreur ou obtient des réformes sociales d'une part par l'action des masses et, d'autre part, par la confrontation violente avec le pouvoir, en particulier en 1905. C'est la Russie rebelle qui prend le parti des pauvres contre les riches. Elle peut compter sur l'appui des nécessiteux qui sont nombreux en Grèce, car la misère dans les campagnes chasse les paysans dans les villes surtout à Athènes et Salonique ; la surpopulation urbaine, alors que l'industrialisation ne suit pas l'augmentation de la population, provoque une crise du logement, du chômage et de dures conditions de travail pour les ouvriers, hommes, femmes et enfants entassés dans les faubourgs d'Athènes⁷. Aussi les théories marxistes gagnent-elles les milieux ouvriers grecs et entraînent-elles la création de syndicats ; en 1915 a lieu la Conférence pan-hellène des socialistes ; en 1918, la Confédération Générale des Travailleurs Grecs est fondée ainsi que le Parti communiste grec (ΚΚΕ). Ce dernier, lors de son III^e Congrès en 1924, adopte le marxisme-léninisme ainsi que le centralisme démocratique et s'inspire de l'Union soviétique.

Le Parti communiste grec se sustente de l'image d'une Union soviétique idéale, patrie des travailleurs, qui leur promet de construire une société nouvelle. Elle va connaître un succès grandissant après le traité de Lausanne de 1923, puis après la transplantation en 1926 et 1927 des Grecs pontiques, qui, jusque-là sous le pouvoir ottoman, souffrent de pauvreté et de la difficile situation dans laquelle ils se trouvaient. Nombre de dirigeants du ΚΚΕ sont recrutés dans cette diaspora.

Cependant, cette image positive de la Russie bolchevique diffu-

6. D. Ricks & P. Magdalino (éd.), *Byzantium and the Greek Identity*, Aldershot – Burlington, Ashgate, 1998.

7. Voir T. W. Gallant, *Modern Greece*, Londres, Hodder Arnbold, 2001, p. 76-107

sée par le Parti communiste et ses sympathisants sera battue en brèche par l'afflux de réfugiés russes qui, dans les années 1920, fuient leur patrie martyrisée. Il s'agit essentiellement de militaires de l'armée blanche débarqués à Gallipoli et d'aristocrates ou de riches industriels (les Demidov, les Cheremetev, les Kostaki bien connus des collectionneurs)⁸. Les émigrés de professions intellectuelles, souvent des représentants des courants socialistes non-bolcheviks, seront, pour diverses raisons, moins nombreux à Athènes que dans les autres foyers de la diaspora russe, tels Berlin, Paris et Prague. Ainsi l'historien de réputation internationale George Vernadski demeura à Athènes en 1921 et 1922, le temps d'un périple archéologique à dos d'âne, avant de vite partir pour obtenir un poste à Prague, puis aux États-Unis.

Cette image négative de l'Union soviétique, chargée de la misère généralisée, de la violence et des persécutions systématiques contre les paysans, de la confiscation de leurs terres etc., trouva un écho à la cour athénienne et dans les milieux monarchistes. Elle conduisit souvent à plusieurs reprises à l'interdiction du Parti communiste et à la répression de ses membres.

Cependant l'instabilité politique, l'appauvrissement des réfugiés, dont beaucoup vivent dans des camps urbains, comme des autochtones, l'afflux dans les années 1930 et 1940 d'une diaspora pontique fluctuante quant à ses opinions politiques car ne trouvant pas en Grèce les conditions qu'elle espérait après avoir subi de terribles persécutions en Union soviétique, la crise financière de 1930 enfin, font que le KKE engrange des adeptes convaincus. Par conséquent, les communistes quand ils mènent une existence légale peuvent faire pression sur le gouvernement par leur nombre de députés ; lorsqu'ils sont contraints à la clandestinité en raison des changements politiques, ils continuent en sous-main à propager une image idyllique de la Russie bolchevique et révolutionnaire.

Sous l'occupation allemande les communistes sont arrêtés. Mais les rescapés entrent bientôt en résistance car ils possèdent une expérience et une structure organisée pour les activités clandestines. Certes, ils ne représentent pas la majorité des résistants, mais ils en assurent la direction.

8. L'émigration russe en Grèce est encore peu étudiée car les intellectuels russes rejoignirent très vite Prague ou Paris. Une association pour l'étude de l'émigration russe en Grèce s'est créée en 2010 sous l'égide de la Comtesse Hélène Demidova. Elle succède à une association en déshérence qui, fondée en 1920, se contente pour le moment d'organiser des fêtes en l'honneur de différents événements gréco-russes.

Après la guerre, les règlements de comptes entre communistes et suspects collaborationnistes ou supposés tels aboutit à la guerre civile de 1946-1947. Staline ayant décidé de laisser la Grèce dans le giron occidental, les communistes doivent s'exiler. Cent mille Grecs rejoignent alors l'Union soviétique. La plupart s'installe à Tachkent. Le KKE est interdit de 1947 à 1974, date du départ des Colonels. Les *Tachkenttsy*, ces Grecs communistes qui avaient émigré en Ouzbékistan après la guerre civile, reviennent alors en grand nombre accompagnés de leurs enfants élevés à l'école soviétique.

Depuis lors le KKE perd de son influence en raison des divisions entre staliniens et libéraux ou « perestroïkistes ». Il se forme d'un côté le Parti intérieur qui demeure fidèle au stalinisme ou à la ligne brejnévienne du Parti communiste soviétique et, de l'autre, un Parti extérieur plus en phase avec le Parti communiste italien et qui accueille favorablement la perestroïka. Enfin, les élections de 2009 qui donnent la majorité absolue au PASOK (Parti socialiste) marginalisent le KKE.

Le KKE largement discrédité, la Russie concentre désormais ses efforts d'information en Grèce sur ses représentations diplomatiques et sur les canaux russophones issus de la diaspora pontique mais surtout d'Ouzbékistan (les fameux *Tachkenttsy*) qui lui sont proches. En effet, les Grecs pontiques, qui se trouvent principalement dans le nord du pays, rencontrent des problèmes d'intégration à la société d'accueil en raison, notamment, de la concurrence sur le marché du travail et, souvent, de leur mauvaise connaissance de la langue grecque. Ils sont donc sensibles aux slogans égalitaires. Quant aux Grecs nés à Tachkent ou en Union soviétique de parents communistes et revenus à Athènes et Salonique après l'amnistie de 1974, ils forment une communauté spécifique souvent nostalgique de la Russie et ne craignent pas de montrer leurs liens avec l'ambassade de Russie, avec celle d'Ouzbékistan, ou encore avec les représentants des pays de la Communauté des États indépendant (CEI) à Athènes.

Présence médiatique russe en Grèce

C'est donc à l'étude des canaux d'information russophones en Grèce issus de la diaspora et à l'image de la Russie qu'ils propagent que nous limiterons maintenant notre article⁹. Ces canaux sont

9. Notre enquête se fonde sur les manifestations culturelles de novembre à décembre 2009 et l'étude de la presse de décembre 2009 et janvier 2010.

alimentés par trois types d'organisations :

- les services diplomatiques et consulaires russes,
- les associations de russophones dont le siège social est officiellement en Grèce, mais qui sont à l'écoute des propositions élaborées à Moscou.
- les fondations basées à Moscou.

L'ambassade de Russie à Athènes déploie une grande activité de communication, sans doute plus affichée et moins subtile qu'en France par exemple. Elle offre des conférences politiques, où sont souvent invités des hommes liges du régime. Ainsi la conférence de S. V. Lavrov, ministre des Affaires étrangères de Russie du 2 décembre 2009, faisait à cette date le point sur les relations gréco-russes pour montrer les convergences d'intérêts des deux pays.

L'ambassade propose également dans ses locaux des événements culturels (concerts de musique classique ou moderne) qui se veulent indépendants des organisations officielles et se présentent comme subversifs critiques de l'ordre communiste ancien. Par exemple, des groupes « informels », mais acceptés dorénavant par les sphères autorisées, parodient les hymnes soviétiques d'antan ou reprennent les chansons des chansonniers autrefois dans l'opposition et maintenant largement récupérés.

L'ambassade coiffe également des activités comme la « Semaine de la Russie » qui se tient dans ses locaux en novembre, mais aussi dans différents points stratégiques de la ville, tel l'incroyable club « Nostalgia » de style années 1930 (avec des sols en verre translucide coloré pour la danse, avec un avion à hélice dans son jardin etc.) avec son menu « comme en URSS ». Ses manifestations sont édifiantes : remises de décorations, anniversaires des grandes dates soviétiques. Par exemple, en présence de diplomates russes, ukrainiens, ouzbeks ou kazakhs ainsi que d'ecclésiastiques grecs et russes de haut rang, on y distribue des prix « de bonne conduite » pour activisme en faveur de la Russie, de même que des décorations aux citoyens méritants et œuvrant pour la « bonne cause », tout cela comme aux jours de l'Union soviétique d'antan. Des tableaux d'honneur sont affichés vantant les mérites de tel ou tel citoyen, mais nous n'avons pas vu encore de tableaux d'infamie.

Après avoir organisé un festival cinématographique présentant des films russes en décembre 2011, les services de l'ambassade préparent l'année grecque de la Russie pour 2013. Ils se sont enquis

de ce qui se passe en France lors de manifestations équivalentes et, ont envoyé un observateur officieux lors de l'année France-Russie.

Jouissant également d'un statut diplomatique, le centre scientifique et culturel qui dépend de l'ambassade (mais se trouve assez éloigné du centre de la ville), se consacre à l'enseignement de la langue russe à un niveau assez élémentaire. Il double ainsi la section de russe de la faculté des lettres de l'Université d'Athènes qui, elle en revanche, offre un cursus complet. Il comprend des bureaux, quelques modestes salles de classe, une armoire chiche en livres, une boutique genre *beriozka*¹⁰ et une cafeteria qui offre des *bliny* (crêpes), de la vodka et des cornichons *malosol*. Ses rares activités culturelles, auxquelles sont invités les russophones grecs venant d'Ouzbékistan, petites pièces de théâtre en un acte, chorale, relèvent du folklore à l'usage de spectateurs peu choisis. Le Centre attend des jours meilleurs.

Mentionnons enfin la Chambre de commerce gréco-russe au statut ambivalent (les ressortissants russes bénéficient d'un passeport de service) qui encourage les riches investisseurs russes en Grèce.

Les associations russophones en Grèce représentent le deuxième vecteur d'information. Nous citerons les plus significatives :

- l'Association pour l'aide aux étrangers venant des pays de l'ex-URSS (Kinisi) ;
- l'Association des russophones et des amis de la culture russe ;
- le Parti des rapatriés pontiques russophones ;
- la Coalition gréco-russe ;
- l'Union des émigrants russes, nouvellement inaugurée mais qui se veut la continuatrice d'une association semblable créée en 1920 et tombée en déshérence dans les années 1930. Après avoir cherché sans succès des contacts à Paris, l'association a rencontré à Athènes le directeur du Centre Soljenitsyne de Moscou afin de participer aux bibliothèques d'YMCA Press. Cet éditeur basé à Paris a ouvert des salles de lecture dans les grandes villes russes et s'installe maintenant à Athènes ;
- l'Association Grèce-Russie, équivalente à l'Association France-Russie à Paris ;

10. Les *beriozka* étaient en URSS des boutiques bien achalandées réservées aux étrangers. Les marchandises étaient payables en devises étrangères.

– L'*Hellade Unie* associée à la *Russie Unie*, le parti de Vladimir Poutine.

Ces associations sont conviées d'une part à se multiplier sous leurs diverses formes dans les villes de province, surtout à Salonique et, d'autre part, à se fédérer sous une seule direction, qui n'est pas encore déterminée.

Les fondations représentent le troisième canal de diffusion de l'image de la Russie.

Les plus significatives sont d'une part la Fondation de Boris Eltsine qui distribue des bourses et des prix littéraires et le Monde Russe qui émane d'une section spéciale du ministère des Affaires étrangères russe (MID) et se consacre à des questions relatives à la diaspora russe qu'elle vise à rassembler de par le monde

Toutes les actions entreprises par ces organismes sont largement relayées en Grèce par la presse russophone hebdomadaire :

– *Afinskij Kur'er* [Le Courrier d'Athènes] imprimé et diffusé en Grèce (pour la Grèce et Chypre), émane expressément de *Moskovskij Komsomolec* [Le Komsomol moscovite] ;

– *Ekspress Kinisi* [Express Kinisi] est soutenu par l'Association *Kinisi* qui œuvre pour aider les étrangers venant des pays de l'ex-URSS ;

– *Afiny i Ellada* [Athènes et Hellade], qui possède une variante électronique ;

– *Omonija* [Omonia], fondé par Aris Papantinos, ancien étudiant de la Faculté de journalisme de l'Université de Moscou ;

– *Mitridat* [Mithridate], émanation de l'Association des Grecs pontiques ;

– *Rossijskij Vestnik* [Le Messenger russe] édité à Athènes ;

– *Akropolis* [Acropole].

Ces hebdomadaires, dont le tirage reste inconnu, alors que *Russkij Mir* [Le Monde russe], trimestriel lui, fait état d'une diffusion d'un tirage de 20 000 exemplaires, ont l'intention de paraître bientôt en ligne ; d'ailleurs un mensuel féminin en russe est déjà présent sur l'internet.

Chaque semaine, la télévision publique grecque consacre une demi-heure à la Russie et une chaîne privée donne quotidiennement dix minutes de nouvelles en russe. Les journalistes de ces

médias privés ou nationaux sont russophones ou se documentent auprès des russophones.

Notre enquête a porté sur les hebdomadaires précités et datés du 20 au 27 novembre 2009 et du 22 au 29 janvier 2010.

La présentation des hebdomadaires russophones obéit à des codes éditoriaux très populaires, plutôt dans un style « tape à l'œil », marqué par le goût « nouveau-russe » à l'intention des émigrés de date récente. Beaucoup de place est accordée à la vie et à la présentation des célébrités, à leurs toilettes, à leurs sorties, mais aussi aux mots-croisés, aux horoscopes, aux recettes de cuisine, etc. Les annonces matrimoniales, les offres ou demandes d'emplois et les publicités immobilières y tiennent une large place. Sur le plan pratique, les conseils aux immigrés pour faire valoir leurs droits sont légion, et les mariages mixtes sont largement encouragés afin d'obtenir le droit de vote en Grèce. Les investissements des capitalistes russes sont sollicités. Les journaux réclament la création d'écoles russes afin que les enfants d'immigrés ne perdent pas le lien avec la langue maternelle. Bref, ces périodiques se font le porte-parole de la nouvelle émigration russophone, toujours proche de la Russie, et ils prônent son implantation en Grèce.

Bien plus que l'espace consacré aux articles de fond, celui réservé aux informations brèves consignées dans des entrefilets, aux petites annonces et aux mots croisés donne à l'ensemble un aspect flou et décousu. L'apport culturel est médiocre. Dans les journaux que nous avons consultés, un seul article sur la culture (portant sur les poèmes de Dimitri Vénévitinov (1805-1827) sur la Grèce) présenterait un certain intérêt s'il n'était truffé à tout propos et hors de propos de citations de Nicolas Tchernychevski¹¹.

À côté de ces hebdomadaires de bas niveau, il existe de luxueux magazines sur papier glacé destiné aux nouveaux riches¹². *Naša Grecija* (Notre Grèce)¹³, patronnée par l'association commerciale Grèce-Russie, présent, à côté de publicités immobilières, quelques articles de fond sur les points de convergence entre la deux États. Elle promet l'aide russe sur des problèmes particulièrement sensibles comme, par exemple, la récupération des fresques du Parthénon. *Russkij Mir* (Le Monde russe), qui dépend directement du ministère des Affaires étrangères à Moscou, rend compte de la politique russe générale vis-à-vis de la diaspora ; *Konsul* (Le Con-

11. *Omonija*, 20-27 janv. 2010, p. 8.

12. La périodicité de ces revues est irrégulière.

13. *Naša Grecija* (M., éd. Omega), 2 (18), 2009. Tirage : 15 000 exemplaires.

sul)¹⁴, édité à Saint-Pétersbourg, s'intéresse plus spécialement aux programmes d'échanges culturels entre la Grèce et la ville fondée par Pierre le Grand ; ce périodique ouvre également ses colonnes à la diaspora russe dans les pays baltes¹⁵ qui demeurent historiquement et géographiquement proches de l'ancienne capitale. Ces deux dernières publications sont plus contrôlées par le gouvernement russe, elles sont également plus sérieuses et d'une meilleure tenue littéraire. Ces diverses entreprises émanant de l'ambassade de Russie, et parfois directement du ministère des Affaires étrangères ou du ministère de l'Intérieur de la Fédération russe, diffusent en Grèce les trois images de la Russie que les Grecs reçurent au cours des deux derniers siècles, tout en les rendant acceptables pour la mentalité grecque actuelle et tout en les mettant en phase avec la Russie d'aujourd'hui. Ainsi la Russie s'affiche dans ces périodiques comme antirévolutionnaire, antilibérale et... néo-byzantine.

Les tendances actuelles du discours russe à l'attention de la Grèce : une « renaissance néo-byzantine » ?

Pour qu'elle puisse se prétendre antirévolutionnaire, la Russie doit gommer l'image totalitaire de l'ex-URSS répudiée par la perestroïka et respecter, en apparence du moins, les normes d'information en cours en Occident.

Pour ce faire, un certain pluralisme journalistique est de rigueur. La confrontation des points de vue, si elle n'est pas la règle, est néanmoins présente dans les publications à l'attention de la diaspora russe en Grèce. Par exemple, lors des élections ukrainiennes, les personnalités de Victor Janoukovitch et de Youlia Timochenko furent présentées parallèlement sur la même double-page, et de façon relativement objective, malgré quelques traits d'agressivité à l'encontre de Y. Timochenko (il est vrai que tous deux étaient pro-russes)¹⁶. De surcroît, « le courrier des lecteurs » corrige les articles politiques trop agressifs : un article en faveur de la réhabilitation de Beria, particulièrement choquant, est suivi dans « le courrier des lecteurs » d'un témoignage personnel factuel et

14. *Konsul* [Consul], édité par la représentation du ministère des Affaires étrangères à Saint-Pétersbourg, 3 (14), 2008. Tirage : 4 000 exemplaires.

15. *Viktor Ivanov, Ispoved' sootěčestvennika* [Confession d'un compatriote], *Konsul*, 3 (14), 2008.

16. Voir *Ekspress Kinisi*, n° 239, semaine du 22 -29 janv. 2010, p. 9-10.

convaincant sur la face sombre de ce collaborateur de Staline¹⁷.

L'esprit critique est réhabilité. Il s'exerce sur la vie russe actuelle. La ploutocratie qui festoie à Courchevel, le vol des bijoux des oligarques, la corruption à tous les niveaux sont dénoncés. La critique atteint même le duo Medvedev-Poutine (mais en faveur de Vladimir Poutine) pour affirmer l'inexistence de D. Medvedev lors du transfert du contrôle de la police dépendant jusque-là du ministère de l'Intérieur directement à V. Poutine.

La tolérance est revendiquée envers les nationalités slaves et musulmanes comme envers leurs religions.

La révolution est également désavouée pour ses méthodes violentes passées à l'intérieur du pays de la Russie. Ces méthodes, explique-t-on, sont la conséquence fâcheuse de la lutte des classes et de la dictature du prolétariat qu'il convient d'éradiquer. Ainsi sont reconnues et dénoncées les violences et les exactions de la collectivisation, mais le vocable de « génocide ukrainien » reste jugé comme inconvenant. Dans l'actualité, les brutalités exercées contre les adolescents par la police des stupéfiants, la pratique du recrutement de mouchards parmi des êtres fragiles et, les écoutes téléphoniques sont reconnues comme existantes et blâmées. Les réformes en direction d'une justice plus clémente et plus juste sont soutenues¹⁸.

À l'extérieur du pays, les méthodes violentes de l'expansionnisme révolutionnaire sont également condamnées alors qu'une attention spéciale est prêtée à l'amitié entre les peuples de l'ex-Union Soviétique et de son glaciais. Tous les peuples de l'ex-URSS sont courtisés et plus particulièrement les Baltes, les Ukrainiens et les Moldaves très présents en Grèce. Pour prouver cette sympathie envers les Ukrainiens, tous les hebdomadaires consultés saluent l'inauguration à Athènes d'une statue en hommage à Chevtchenko. Les ressortissants ukrainiens domiciliés en Grèce sont donc particulièrement choyés, tout comme les Moldaves, à condition toutefois qu'ils taisent leurs revendications territoriales.

Enfin, et surtout, le désaveu de la période révolutionnaire est entériné par le reniement de l'idéologie marxiste, comme l'avait demandé en son temps solennellement Soljenitsyne. Le communisme est enterré. Un nouvel espace pacifique est créé : l'espace post-soviétique.

Le vide laissé cependant par la perte de l'idéologie n'induit pas,

17. *Afinskij Kur'er* [Le Courrier d'Athènes], semaine du 22-29 janv. 2010, p. 11.

18. *Omonija*, semaine du 22 -29 janv. 2010, p. 18.

malgré les déclarations de façade, l'image d'une Russie acquise totalement au libéralisme démocratique, bien au contraire. Le raisonnement critique qui exige liberté de la recherche, pluralisme et esprit de comparaison n'est pas mené jusqu'à son terme. En particulier l'histoire, autrefois largement manipulée par le pouvoir soviétique, et clé d'une nouvelle pensée au moment de la perestroïka, doit être réécrite non pas selon les exigences professionnelles, mais selon des critères imposés par le « patriotisme » officiel avec allégeance aux grands ancêtres russes contestés, comme, par exemple, Ivan le Terrible, ou Alexandre III.

À défaut de violence physique (et les violences contre les opposants sont soigneusement laissées de côté), la confiscation de l'information sur des sujets gênants, autrement dit la censure et l'autocensure ainsi que le pouvoir des invectives sont largement utilisés. Aucun opposant sérieux n'apparaît dans ces pages, si ce n'est pour être discrédité ou pour se voir indiquer la bonne voie à suivre. La perestroïka est appelée au mieux « période de stagnation néo-démocratique », la génération des 30 et 40 ans, après avoir été accusée de népotisme, de corruption, de vénalité est qualifiée de « génération Soros » achetée par « l'inquisition libérale ». Sa corruption supposée justifie les interventions policières et l'usage sans complexe de pratiques comme les écoutes téléphoniques et l'intimidation¹⁹.

Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes est battu en brèche tout d'abord par l'ingérence de ces publications dans les affaires intérieures grecques pour servir *in finale* les intérêts russes. Ainsi l'appartenance de la Grèce à la Communauté européenne est constamment décriée, le rôle de la Banque européenne dans les difficultés grecques dénoncé ainsi que la menace d'une intervention du Fonds Monétaire International. Par ailleurs, le soutien des Grecs pour une intégration plus étroite de la Russie à l'Europe est réclamé. Enfin, tous les accords bilatéraux avec la Russie sont applaudis sans réticence aucune, tout comme les rencontres entre S. Lavrov et A. Papandréou.

Des projets plus vastes sont soutenus comme le traité sur la sécurité dans le champ de l'Europe Atlantique qui comprendrait la Russie et le projet South Stream²⁰.

Enfin *Russkij Mir* et *Nasa Grecija* ne font pas mystère que les associations russophones cherchent à recruter des adhérents afin de

19. *Afinskij Kur'er*, semaine du 20-27 novembre 2009, p. 22.

20. Projet d'oléoduc traversant notamment la Grèce, la Croatie, l'Italie.

constituer un groupe de pression qui interviendrait en Grèce pour défendre les intérêts russes. C'est ainsi qu'une association vient d'être fondée pour rétablir des liens avec les grandes familles russes émigrées en Grèce, autrefois hostiles au pouvoir soviétique.

De surcroît, si l'expansionnisme soviétique est condamné et le pacifisme russe proclamé, cette presse distribue bons et mauvais points aux États de l'ex-URSS. Elle félicite les bons élèves qui sont demeurés à l'intérieur de la Communauté des États Indépendants, en particulier l'Ouzbékistan et le Kazakhstan au régime autoritaire adepte de nouveaux plans quinquennaux. Elle met en garde contre le danger du rattachement à l'Europe de l'Ukraine, de la Belarus, de la Moldavie. Elle déplore le climat de haine à l'égard de la Russie qui règne dans les anciens pays satellites alors qu'il s'agit de frères slaves qu'unit l'orthodoxie. Elle essaie d'expliquer par la vénalité des dirigeants de l'ex-bloc soviétique leur allégeance à l'OTAN. Elle justifie, le recours russe à la force en Géorgie et la déclaration d'indépendance de l'Abkhazie et de l'Ossétie. Elle se fait l'écho de la remise à l'honneur de l'armée russe et de ses victoires. C'est tout un climat d'hostilité qui se crée contre les options passées de la « stagnation néolibérale ».

Cette agressivité envers le libéralisme est-elle due au vide idéologique laissé par l'effondrement de l'Union soviétique et à son remplacement par un projet idéologique qui donnerait une image nouvelle de la Russie ? Nous avons trouvé un commencement de réponse à cette question dans plusieurs articles et en particulier dans le donner le titre russe *Courrier d'Athènes* sur l'émergence d'un nouveau parti en Grèce, *Hellade unie* qui se réclame de son homologue russe *Russie Unie*.

Cette « nouvelle » idéologie gréco-russe, que nous appellerons néo-byzantine, se dit inspirée par I. A. Iline, monarchiste radical qui émigra en France²¹. Elle se réclame, en les simplifiant parfois abusivement, surtout des écrits de I. L. Solonevitch²², apologiste d'une monarchie populiste et orthodoxe qui voue aux gémonies l'intelligentsia libérale émigrée : N. Berdiaev, P. Milioukov, G. Fedotov, et d'autres. Cette image néo-byzantine s'appuie sur

21. I. A. Iline (1883-1954), idéologue du mouvement blanc, monarchiste convaincu, proche des milieux militaires, est surtout connu pour son livre *O soprotivlenii žlu siloj* [De la résistance au mal par la force] (Berlin, 1925).

22. I. L. Solonevitch (1891-1953) émigra en 1934 en passant par la Finlande. Il se réfugia en Bulgarie. Voir I. L. Solonevič, *Narodnaja Monarxija* [La Monarchie populaire], M., RIMIS, 2005 et I. L. Solonevič, *Zagadka i rasgadka Rossii* [L'Énigme russe et sa solution], M., FONDIV, 2008.

l'orthodoxie, la monarchie et le nationalisme.

Pour ces idéologues, l'orthodoxie est l'ancrage historique et spatial de la Russie, elle est ses racines. Certes, il s'agit de quelque chose d'évident, mais sous la plume des idéologues en question, cet ancrage se transforme en une sacralisation de l'histoire russe qui détournent les Évangiles et se réfèrent au merveilleux des apocryphes et aux parties légendaires des chroniques et, par exemple, à la légende de Saint-André, fondateur miraculeux de la ville de Kïev, fleuron historique de la Russie.

L'orthodoxie, en s'inscrivant dans une histoire officielle sacrée, sacralise également l'espace national russe qui inclut l'Ukraine, où s'est produit le « baptême » de la Russie. Cet espace national sacralisé, selon cette nouvelle idéologie, s'étend aussi aux lieux qui, aujourd'hui à l'étranger, appartenaient autrefois à l'Empire russe. Ainsi la propriété de certaines églises anciennement russes, à Athènes notamment, est revendiquée. De surcroît, ce principe d'espace national orthodoxe dans les nouveaux États indépendants et dans l'ex-glacis soviétique se prolonge dans la notion d'espace post-communiste auquel les publications évoquées consacrent beaucoup d'informations dominées par une nostalgie de l'hégémonie russe.

Liée à l'espace et à l'histoire russes, la doctrine spirituelle de l'Église, ne peut qu'émaner d'une Église officielle hiérarchique et patriarcale qui s'appuie sur la tradition, – c'est-à-dire les manifestations extérieures, formelles, rites, pèlerinages aux lieux sacrés, et une piété sentimentale faisant appel au merveilleux (les apocryphes, les chroniques russes ou grecques) – et qui délaisse la réflexion théologique rigoureuse. C'est pourquoi cette Église ignore aussi bien la recherche théologique menée par les intellectuels de la renaissance religieuse du début du XX^e siècle, le travail de l'émigration (S. Boulgakov, N. Berdiaev, B. Vycheslavtsev, G. Fedotov, A. Schmemmann), que celle des prêtres dissidents durant le régime communiste (Gleb Yakounine, par exemple).

Enfin, cette Église russe hiérarchique et infrangible s'épanouit dans la communion avec les autres Églises orthodoxes au sein de la pan-orthodoxie qui, à l'avenir, devrait être coiffée par un patriarche unique. De nombreux articles sont consacrés à la visite des hiérarques russes ou serbes en Grèce, en particulier du patriarche Cyrille, tandis que la communion des divers hiérarques orthodoxes est affirmée par des réunions de prélats orthodoxes de différentes nationalités qui se montrent volontiers en compagnie des dirigeants russes.

L'organisation hiérarchique du pouvoir spirituel appelle l'organisation monarchique du pouvoir temporel tel que le conçoit Solonevitch. Le choix du tsar demeure cependant aujourd'hui ouvert : l'attention dans ces publications est autant portée sur les Romanov, le martyr de Nicolas II ou la présence des membres de la famille Romanov à Moscou, que sur Vladimir Poutine, homme d'État, présenté comme un homme du peuple, aimant les plaisirs populaires (la chasse et la pêche) et soucieux de l'orthodoxie au point de se rendre en personne au Mont Athos.

Cette monarchie populaire reposerait d'abord sur les anciennes grandes familles encore présentes en Grèce comme en Russie, et que l'on s'efforce de séduire, et sur le peuple. Seule cette monarchie populaire et nobiliaire réaliserait une véritable démocratie ; celle-ci s'appuierait sur le nationalisme de la population, à l'opposé de la tyrannie démocratique qui ronge l'Occident.

Le nationalisme est donc revendiqué, en tant qu'amour de la patrie, mais opposé au chauvinisme. Ce dernier s'est constitué sur un fondement païen, alors que les nationalistes sincères sont des monarchistes orthodoxes ou simplement des patriotes qui ont intégré le concept de la monarchie populaire et les paroles sacramentelles, « pour la foi, le tsar et la patrie ».

Nous concluons en espérant avoir montré l'importance, pour la communication de la Russie officielle en Grèce, de l'émigration pontique mais surtout de celle provenant de l'ex-URSS, véritable source de création d'une nouvelle image de la Russie. Cette image demeure cependant ambivalente et floue. Certes les objectifs de politique extérieure sont clairs : sortie de la Grèce de l'Union Européenne, valorisation du projet South-stream ou entrée de la Russie dans l'Union Européenne, obstacle à l'entrée de l'Ukraine, de la Belarus, de la Moldavie dans cette même Union européenne, utilisation de la Grèce en tant qu'amie historique de la Russie pour la signature d'accords bilatéraux qui pourraient gêner les Occidentaux, reprise de l'influence russe dans l'ex-bloc soviétique, etc. Mais l'image donnée de la politique intérieure russe, est vague et demeure à l'état de projet encore fragmenté en de multiples émergences. Demeure un seul appui solide, le conservatisme de la politique officielle. L'image de la Russie révolutionnaire puis libérale étant épuisée aux yeux de la presse grecque russophone, le nationalisme sera-t-il utilisé avec succès, dans le sens d'un néo-byzantinisme qui s'appliquerait à tout l'espace post-communiste, y

compris celui de la diaspora ? C'est l'inconnue d'aujourd'hui rendue plus lancinante par la crise de la Grèce actuelle.

Université de Provence I

BIBLIOGRAPHIE

- DURANDIN, C., *Que veut la Russie ?*, Paris, François Bourin Éditeur, 2010, 185 p.
- GALLAANT, T. W., *Modern Greece*, Londres, Hodder Arnold, 2001, 264 p.
- MENŠIKOV, M. O., *Vyšě Svobody*, [Plus Haut que la liberté], M., Sovremennyj pisatel', 1998, 459 p.
- SOLONEVIČ I. L., *Zagadka i razgadka Rossii* [L'Énigme russe et sa solution], M., FONDIV, 2008, 671 p.
- SOLONEVIČ I. L., *Narodnaja Monarxija*, [La Monarchie populaire], M., RIMIS, 2005, 464 p.
- WOODHOUSE, C. M., *Modern Greece*, Londres, Faber and Faber, 1991, 379 p.
- WOODHOUSE, C. M., *The Struggle for Greece – 1941-1949*, Londres, Hurst & Company, 2002, 324 p.